

ANTOINE MARTINET

# Statolâtrie

*Le communisme légal*

# AUX PEUPLES

## INTRODUCTION

Version 28oct-18heures

Peuples, vous avez démoli en quelques mois ce que le génie de l'erreur avait mis trois siècles à construire : une société égoïste, matérielle, immorale, sans respect pour Dieu, sans entrailles pour les masses. Rien n'est comparable à votre célérité dans le travail, si ce n'est votre modération. Gloire au grand proscrit de la politique moderne, au Christ marchant à votre tête ! Lui seul a pu abrégé la lutte en répandant l'esprit de vertige et de faiblesse sur ceux qui se confiaient dans leur sagesse et dans leur force : seul il a consolidé votre victoire en la tempérant par la clémence du mépris (1).

Maintenant, peuples, il s'agit de vous reconstituer. À qui confier cette tâche ? C'est là, vous dit-on, l'œuvre des grands hommes. Très-heureusement les grands hommes vous manquent. Hé, que sauraient ils faire, les grands hommes, sinon reconstruire le passé, vous imposer encore leur volonté, leur raison, le pouvoir de l'homme sur l'homme, c'est-à-dire la servitude ?

---

1 *Effusa est contemptio super principes ; et errare fecit eos in invio et non in via.* Ps. cvi, v. 40. — Le verset suivant n'est pas moins remarquable : *Posuit sicut oves familias.*

Peuples chrétiens, le monde n'a encore vu qu'un génie vraiment constituant. C'est celui dont vous portez le nom, celui dont la parole, survivant à toute parole, peut seule rouvrir vos esprits aux lumières du vrai, et faire palpiter vos cœurs au souffle divin des vertus. Au Fils de l'homme de vous donner la loi de tous et de chacun, parce que tous, individus et peuples, vous êtes son œuvre. À lui, à lui seul confiance, soumission, amour, parce que, mort une fois pour le salut de tous, il trône sur l'humanité, et que son trône doit subsister après tous les trônes.

Aînées du genre humain, affranchies les premières par le Christ pour servir à l'affranchissement général, nations de l'Europe, vous avez trop oublié le code de la *liberté parfaite* (1) ; et peu contentes de l'oublier, vous avez laissé vos gouvernants lui substituer le principe du plus abject, du plus écrasant despotisme.

J'entreprends de vous remettre sous les yeux, en quelques pages, ces deux œuvres, l'une de vie, l'autre de mort. Par-là vous pourrez vous orienter dans le grand travail de votre réorganisation politique ; par-là vous éviterez le malheur de relever dans le désert du Sinaï, les idoles de l'Égypte que Dieu a brisées par vos mains.

Ouvrez donc sans retard ce petit livre ; livre plein de vérités fortes, amères, entassées avec ordre, mais sans art, sans apprêt ; livre tout de faits et de principes, carte routière esquissée pour tous, car tous parmi vous, ceux même qui gisent encore dans la terre de servitude, devront rompre bientôt les chaînes qui les amarrent au passé.

Ce livre s'adresse surtout à toi, notre chef de file dans la voie des révolutions ! à toi, peuple pilote, dont les rapides manœuvres peuvent, d'un instant à l'autre, faire cingler vers le port ou sombrer dans les flots le grand convoi humanitaire.

Ce livre, Français, je l'ai écrit, comme vous révolutionnez, avec la rapidité du télégraphe, tant je crains que vous ne donniez une constitution à l'Europe, comme vous lui avez donné une révolution, en quelques heures.

Votre révolution, je suis loin de la blâmer. Dieu l'a faite (2). Elle est un prodige, un vrai prodige. Aux peuples qui, de peur de glisser dans le sang, n'osaient répondre à l'appel du moderne Moïse et

---

1 Ep. B. Jac, I, 25

2 Si Dieu ne l'a pas faite, qu'on nous nomme donc le père de la République.

braver les prestiges des Pharaons et des magiciens de la diplomatie, vous avez montré comment trente-cinq millions d'hommes peuvent en un jour traverser à pied sec la mer Rouge des révolutions.

Elle est donc la meilleure des révolutions ; mais elle en sera la pire si elle ne donne pas son fruit, attendu l'éternelle devise de tout ce qui nous vient d'en haut : Vie à celui qui en use ! mort à qui en abuse !

Ce fruit, c'est l'heureuse réalisation du principe dont les partis ne nous ont donné jusqu'à ce jour que de perfides, de violentes, d'infâmes exploitations. C'est la vraie liberté, restée ensevelie au fond de la boîte d'où s'exhalent tous nos maux, savoir : les libertés fausses, mensongères, parce qu'elles sont incomplètes ; les libertés injustes, turbulentes ; persécutrices, parce qu'elles ne sont pas pour tous et qu'elles manquent d'air et d'espace.

L'ordre moral, fondement, de l'ordre politique, ne peut se reconstruire que sur le vaste terrain de l'égalité légale. Nous avons donc besoin de toutes les libertés compatibles avec l'ordre matériel.

Ce principe de vie pour tous, il est indispensable que la constitution française en commence l'heureuse évolution. C'est l'unique moyen de prévenir une révolution nouvelle, c'est-à-dire la mort du principe ; et la mort du principe, sauf un miracle que Dieu pourrait bien nous refuser, ce serait la mort universelle, précédée d'une affreuse agonie.

Peuple capable des plus grandes choses, quand tu ne consultes que tes nobles instincts (le Dieu qui te les a donnés étant alors avec toi), la préface et le livre que je t'offre sont tout dans ces mots : Songe à ce que tu es, à ce que tu as été, à ce que tu as fait, à ce que tu dois être, et, sans t'égarer dans de longues discussions, tu sauras ce que tu dois faire !

Comment acquérir la plus difficile des connaissances, la connaissance de toi-même ? Tu le sais : fermer l'oreille aux flatteurs ; l'ouvrir aux ennemis, aux envieux, aux indifférents. Ceux-ci vont parler : moi, qui crois te connaître (nul peuple n'ayant plus que toi fixé mon regard dans l'étude comparée des peuples), je pèserai l'accusation, j'opposerai le bien au mal, la qualité au défaut qui n'en est que l'abus. Si tu trouves que la balance n'est pas toujours droite, ne t'en prends qu'à la faiblesse de la main. D'ailleurs, il y a remède avec un juge sans pouvoir, n'opinant qu'en première instance, et toujours sous la réserve du droit d'appel à ta haute raison.

— Ces Français, dit-on, ont fait une révolution modèle parce qu'ils n'ont pas délibéré ; maintenant qu'ils délibèrent, soyez sûrs qu'ils vont tout gâter, en nous bâclant une constitution française.

— Pour moi, j'ai grand' peur qu'elle ne soit pas assez française. S'ils la puisent dans le fond de leur raison, de leur cœur ; si elle est ce qu'elle doit être, l'image vivante de leurs véritables qualités, je la garantis excellente pour eux, excellente encore pour les autres, à charge toutefois d'en faire une version spirituelle au lieu d'une traduction sottement littérale. Mais si, comme par le passé, ils s'arrêtent à la surface de leur esprit, où je ne vois que des éléments exotiques, hétérogènes ; s'ils ne nous donnent qu'une fille de leurs défauts, celle malheureuse les perdra, nous perdra, tant elle donnera dans l'œil de tous les écervelés de l'Europe !

— Vous croyez donc les Français capables de faire quelque chose de bon ?

— Oui ; et il faut bien que vous le croyiez vous-mêmes, puisqu'ils ne sont pas plutôt en marche, que vous voilà tous sur leurs talons, sans même leur adresser la question d'usage, qui vous ferait honneur et leur ferait du bien : Où allez-vous ?

— Vous avez raison ; l'Europe est bien folle de se mettre ainsi à la remorque d'un peuple extrêmement léger, la langue toujours levée, toujours le pied haut.

— Que voulez-vous ? l'Europe ne s'est pas faite, mais passablement défaite, la France aussi. La fonction principale de ce peuple, dans l'ordre de la pensée, étant, non de labourer, mais de semer, le Père de la grande famille ne devait lui donner ni le pied ni la langue du bœuf. Le champ est si vaste !

— Soit ; mais ils sèment beaucoup plus d'erreurs que de vérités.

— Beaucoup plus ! Moi qui ai compté leurs semeurs du vrai et leurs semeurs du faux, en France et à l'étranger, j'affirme que les premiers surpassent de beaucoup les autres par le nombre et par l'activité. Ce nombre, je pourrais vous le dire, messieurs les critiques, n'était la crainte de vous humilier dans un moment où vous commencez à prendre place dans la carrière de l'évangélisation universelle. Certes, il en était temps ! Courez, volez, rachetez le temps perdu, car la verge du Ciel est sur les réfractaires.

Au reste, je conviens que, en philosophie, en politique, en histoire, la France nous inonde de faussetés : ses romanciers

éclaboussent le monde. Je ne dis rien de la religion, attendu qu'il est impossible aux Français de nous en façonner une qu'ils ne tuent aussitôt par la mortelle impiété de leur rire. Les religions ne sont pas leur affaire ; ils feront bien de s'en tenir à celle qu'ils n'ont pas faite.

Quant aux doctrines où ils nous fraudent et pipent de toutes manières, tenons compte d'une, circonstance atténuante : En mettant la main dans le sac de ces terribles semeurs, j'ai trouvé que les mauvaises graines sont à peu près toutes d'origine étrangère. D'où je conclus que si les Français n'avaient semé que ce qu'ils tiennent du Père de famille, avec l'admirable forme qu'ils savent donner au vrai, le monde saurait mieux son catéchisme religieux et politique, et je ne serais pas obligé de vous dire pourquoi, Dieu a créé un peuple si parleur.

— À la bonne heure ! mais pourquoi ne trient-ils pas leurs grains ? pourquoi viennent-ils nous jeter étourdiment ce qu'ils ont recueilli sans réflexion ?

— Ici vous êtes dans le vrai ; et comme le silence d'un juge est plus foudroyant que ses morales, l'illustre accusé me permettra de lui dire : Le défaut qu'on vous reproche est d'autant moins excusable que la réflexion, chez vous, est d'une grande promptitude et fécondité. Il est rare que l'œil vous trompe quand il veut regarder. L'erreur compliquée, dont le débrouillement coûtera un jour aux peuples nés méditatifs, vous la déchiffrez en un quart d'heure quand vous la soumettez à votre lorgnette. Je l'ai dit : Dieu ne vous a pas fait ruminant mais pensant, c'est-à-dire prêt à parler. N'oubliez pas l'axiome lumineux d'un de vos grands hommes : « Il faut penser la parole avant de parler la pensée »

— Vous aurez beau leur prêcher la réflexion, c'est-à-dire le choix en matière de doctrines, nous n'y gagnerons rien. Passionnés qu'ils sont pour la nouveauté, ils préféreront l'erreur, qui est nouvelle, à la vérité, qui est ancienne.

— Si j'étais votre maître de philosophie, je vous apprendrais une chose : c'est que toutes les erreurs entrèrent dans la tête des hommes peu d'heures ou de jours après que la vérité en eût pris possession, et de plus, que cette espèce est vieille dès le berceau, tandis que la vérité ne vieillit pas. Mais venons aux Français.

Vous les dites passionnés pour la nouveauté ; distinguons. Passionnés pour la nouveauté dans la forme, dans les mots, oui ; pour la nouveauté dans le fond, dans les choses, non, mille fois non. En

quoi trouvez-vous qu'ils nous aient donné du neuf ? En politique ? Mais depuis Louis XIV qui leur laissa, en correspectif de sa gloire, un assez beau capital de despotisme avec l'intérêt grossissant des abus, et aussi de beaux débris de libertés civiles, administratives, etc., je ne sache pas qu'ils aient fait autre chose que cumuler capital et intérêts jusqu'au 24 février 1848.

Ils comptent je ne sais combien de constitutions ; moi, je n'en vois qu'une ainsi conçue : « Le droit, la liberté du peuple français sont et seront de faire, de souffrir, de payer tout ce qu'il plaira aux titulaires de l'État. »

Ces titulaires furent : Louis XV, d'abord avec le régent, ensuite avec ses maîtresses ; Louis XVI avec son parlement mutiné ; après l'avortement des États généraux et de la Constituante, ce furent les chefs des comités et de la Convention ; le Directoire ; le consul-empereur ; les rois revenus au trône avec les bourgeois successivement parvenus à faire parler le trône ; enfin, un roi élu par les représentants de quelques milliers de bourgeois désireux de gouverner à l'abri de son trône, mais obligés de partager avec lui les profits de l'État.

Que faisait cependant le peuple français ? Il obéissait à la constitution, à l'État. Il frappait par intervalle de terribles coups, tantôt pour repousser l'étranger, tantôt pour le conquérir, tantôt pour culbuter les titulaires de l'État, et il criait à leurs successeurs : Liberté ! liberté ! sinon ! — Oui, liberté ! liberté ! nous l'avons ; paie-nous pour la bien tenir, et sois tranquille !

Progrès ! progrès ! disait le peuple. — Oui, nous y sommes ; jamais le budget ne fit tant d'honneur à la nation, marche ! — Mais ne badinez pas, je suis souverain. — Pas le moindre doute, mais le souverain règne, laisse gouverner tes ministres.

J'oublie que ce que je dis ici est dans le livre. Les Français y verront que, à force de progresser dans l'ornière du despotisme, ils n'ont conservé, et encore pas toujours, que la liberté de la langue. Un pas de plus, et celle-ci même pourrait disparaître.

—Le malheur ne serait pas grand. Les Français, devenus recueillis, penseraient davantage, féconderaient peut-être leur langue si pauvre, si nue, fruit avorté d'une pensée stérile parce qu'elle est incontinent.